

Vous savez, par mes lettres de l'année dernière, que Yu-Man-Tzé avait été pris, conduit à luin-Tchang, puis délivré par ses amis. Pendant les deux mois qui suivirent sa délivrance, les mauvais bruits coururent leur train ; Yu-Man-Tzé préparait une vengeance terrible, tout le monde le savait ; mais le mandarin de To-Tsiou le soutenait et écrivait à ses supérieurs que toutes ces rumeurs étaient fausses, que Yu-Man-Tzé vivait très tranquillement dans ses montagnes et que, d'ailleurs, il répondait de la situation. En dessous, il écrivait à Yu-Man-Tzé, l'excitant à la révolte et lui conseillant de venir me prendre à Ho-Pao-Tchang. Il lui avait envoyé le plan de ma maison, lui indiquant bien la chambre où je couchais, les chemins à suivre, bref, lui donnant tous les moyens de ne pas manquer sa proie. Il m'était bien difficile d'échapper, j'étais trahi par ceux qui avaient charge de me protéger !

Je vivais alors bien tranquille, en compagnie du P. Louis, jeune missionnaire qui apprenait la langue chez moi. Dans la soirée du 3 au 4 juillet, comme la chaleur était accablante, nous étions restés dehors jusqu'à onze heures du soir. Mon cuisinier, mes domestiques étaient couchés, et les portes restées ouvertes. Un brigand plus hardi que les autres s'était alors introduit dans la chambre du P. Louis et caché sous son lit. Nous étions à peine couchés depuis une heure que des cris sauvages me réveillèrent en sursaut. Je sautai à bas de mon lit, les planches qui faisaient la cloison de ma chambre volaient déjà en éclats. Je sortis immédiatement, fermai la porte sur moi et courus chez le P. Louis pour me défendre. Le P. Louis avait un bon revolver et un fusil à quinze coups. Mais hélas le brigand qui s'était introduit furtivement chez lui, aux premières clameurs s'était jeté sur le Père endormi, l'avait saisi à la gorge, et tous deux se livraient une lutte à mort. Désespéré, je ne songeai pas à fuir : ma fuite causait la mort du P. Louis et celle de mes chrétiens. Je devais me sacrifier pour les sauver. Je restai donc. Quelques instants après, les brigands m'avaient saisi. Je les entraînai de force au dehors ; presque tous me suivirent, craignant de voir leur proie s'échapper. Je luttai longtemps, mais enfin à bout de forces, et couvert de blessures, je dus me laisser enchaîner. Pendant ce temps le P. Louis était parvenu à se débarrasser de son adversaire : mais quelques individus restés à piller la maison l'aperçurent qui s'enfuyait et lui tirèrent un coup de fusil : il reçut toute la charge dans les jambes ; mais heureusement le fusil était mauvais, les blessures n'étaient pas très graves, il put encore courir et échapper ainsi à la fureur des gens de Yu-Man-Tzé, qui ne l'avaient pas reconnu et renoncèrent à sa poursuite. Mon cuisinier et un chrétien de la ville de luin-Tchang, venus le jour même apporter ma poste, avaient été tués à coups de couteau ; les autres domestiques de la maison et le fermier avec toute sa famille avaient pu s'enfuir. Moi j'étais captif pour 200 jours.

Ma maison fut mise au pillage. Argent, habits, ornements d'église : tout fut emporté, les meubles brisés et l'oratoire brûlé, avant le départ, de sorte qu'aujourd'hui je suis réduit à la pauvreté la plus apostolique ; les habits que je porte ne sont pas payés et il ne me reste plus rien pour célébrer le Saint-Sacrifice de la Messe. Calice,